

# LA RELIGION ET LA RATIONALITE PHILOSOPHIQUE AU CŒUR DE LA PENSEE MEDIEVALE

**Adama MARICO**

*Ecole Normale supérieure de Bamako (Mali)*

*Adamamarico98@yahoo.com*

## Résumé

*La polémique qui entoure l'idée de l'existence d'une philosophie médiévale relève du fait que cette philosophie trahit certains principes de la philosophie en tant que science rigoureuse et systématique. Teintée d'une coloration religieuse, la philosophie médiévale se démarque des autres époques de l'histoire de la philosophie par son intention de vouloir faire coïncider la science avec la religion. De ce fait, faire l'histoire de la philosophie médiévale, c'est révéler l'histoire d'une époque obscure et violente au cours de laquelle la science rencontre des difficultés dans son évolution. Malgré la polémique sur l'existence ou non d'une philosophie ou tout simplement d'une science au moyen âge, deux thèses doivent attirer notre attention. D'une part, une rupture dans l'évolution scientifique de dix siècles soit un millénaire ne se justifie pas. D'autre part, personne ne peut accepter que le contenu de la philosophie de Saint Augustin à Saint Thomas soit destiné à la poubelle. Rien que le fait d'éclaircir la théorie de l'Être en guise de prolongement éclairé de la vision antique, cette philosophie mérite elle aussi qu'on l'accorde un prix important, car si elle symbolise une rupture, une telle rupture pourra être qualifiée en langage scientifique de « rupture épistémologique » qui rejette certaines idées antérieures au profit de la promotion d'autres idées nouvelles.*

**Les mots clés :** Rationalité, Religion, Philosophie, promotion et scientifique.

## Abstract

*The controversy surrounding the idea of the existence of a medieval philosophy stems from the fact that this philosophy betrays certain principles of philosophy as a rigorous and systematic science. Tinged with a religious coloring, medieval philosophy stands out from other periods in the history of philosophy by its intention to make science coincide with religion. Therefore, to make the history of medieval philosophy is to reveal the history of an obscure and violent period during which science encountered difficulties in its development.*

*Despite the controversy over whether or not there was a philosophy or simply a science in the Middle Ages, two theses have to attract our attention. On the one hand, a break in scientific evolution of ten centuries, or a millennium, is not justified. On the other hand, no one can accept that the content of the philosophy of St. Augustine to St. Thomas is destined for the dustbin. The very fact that this philosophy clarifies the theory of Being as an enlightened extension of the ancient vision deserves a high price, because if it symbolizes a break, such a break can be described in scientific language as an "epistemological break" that rejects certain previous ideas in favour of promoting other new ideas.*

**Keywords:** Rationality, religion, philosophy, promotion, scientific

## Introduction

Tous les spécialistes de l'histoire de la philosophie adhèrent à l'idée que majoritairement, les pensées philosophiques de l'époque médiévale sont orientées vers la compréhension de la religion. De ce fait, c'est important de dire que la relation entre la pensée médiévale et les principes de la philosophie en tant que science autonome a été fondée sur des accords, des mariages forcés, parfois des collusions. Cette thèse vient signifier qu'il est convenable de parler d'une philosophie chrétienne, d'une philosophie musulmane et d'une philosophie juive. Puisque les activités intellectuelles du moyen âge semblent s'orienter vers les démonstrations divines. La pensée d'Isidore de Séville qui nous entretient sur les trois images de l'univers témoigne notre propos. L'idée qui se trouve soulevée ici par cette réflexion est de savoir si la philosophie du moyen âge, qualifiée le plus souvent de « philosophie religieuse » est susceptible d'une réelle démonstration, si elle ne symbolise pas seulement le développement d'une foi aveugle.

Il convient de rappeler avant tout certains aspects négatifs de cette époque qui permettront de situer notre sujet dans un contexte précis. Puisque toute pensée est produite par des conditions historiques, économiques, sociales et culturelles qui la déterminent et l'orientent de façon imposante. La précision qu'il faut apporter d'abord est que cette époque commença dans l'effondrement de l'ordre antique dont l'évènement le plus connu reste encore les invasions barbares. Outre ces événements malheureux, comprenons aussi que « l'histoire de la philosophie médiévale est écrite du point de vue du christianisme occidental » Alain de Libera, (1993, préface) qui impose ses méthodes, ses directives à cette philosophie. De ce fait, la philosophie du moyen âge serait dépendante d'une intention qui l'indique les directives intellectuelles et morales de cette philosophie.

Par ce constat, l'histoire de la philosophie nous indique que les dix siècles du moyen âge sont occupés par des questions religieuses, une réalité qui commença dans l'orient dès la fin de l'antiquité. Pendant qu'en occident, les sept arts libéraux ont subsisté à savoir : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Outre cette réalité en occident, se développait une morale rationnelle sous l'influence de la pensée stoïcienne. Au XIIème siècle par exemple, *De la consolation de la philosophie*, œuvre

écrite en prison et qui constitue la plus importante de Boèce, a servi de modèle pour l'occident chrétien pendant au moins un siècle. *Le traité de la dialectique* de Cassiodore apparaît comme une véritable philosophie malgré l'opposition de son auteur à la philosophie.

Avant même de s'employer à développer la manifestation de la raison dans la religion, il conviendrait également de préciser les principes de la religion et les principes d'une démonstration rationnelle. Fondée sur la révélation c'est-à-dire, sur les textes sacrés, la religion semble s'écarter de la raison en tant celle-ci se fixe sur l'identité et la démonstration rationnelle. Ici, il est important de dire que la raison se déploie dans une autonomie de la pensée affranchie de toute obscurité. Pendant qu'en vérité, la religion suppose l'obéissance aux principes dictés par un être suprême. Elle est à vrai dire une pratique qui prend en otage à la fois le corps et l'esprit du pratiquant, elle embrasse l'attitude du pratiquant non pas dans un aspect, mais dans sa totalité même. Ce constat nous exige nécessairement à nous poser des questions : La pensée médiévale qui incarne cette réalité ne souffre-t-elle pas d'un problème de rationalité ? Doit-on dire que l'époque médiévale symbolise la stérilité intellectuelle ? Peut-on extraire une rationalité de la pensée médiévale ou alors le moyen âge symbolise-t-il une rupture dans le progrès de la recherche de la vérité ?

A première vue, la philosophie médiévale semble se poser comme une philosophie qui réconcilie deux domaines opposés par des principes antagonistes. La rencontre entre la religion et la rationalité ne peut que se réduire à un face à face lorsqu'on s'en tient à l'apparence des principes des deux. En se donnant comme contenu, les principes méthodologiques et argumentatifs, la rationalité philosophique semble se poser dans une adversité avec la religion en tant qu'expression d'une révélation. Du point de vue théologique, ce qui est propre à la rationalité philosophique, c'est de mettre en avant la lumière naturelle de la raison qui peut aboutir même à la réfutation des arguments superstitieux, par opposition, la religion privilégie la croyance aux données surnaturelles révélées, elle se détourne des solutions philosophiques envisageant des perspectives divines.

Notre constat est que le rationalisme exige que tout soit soumis à un examen rationnel, à une critique sans complaisance. Or, la révélation se pose en rejet de la discussion et propose que les données religieuses soient acceptées telles qu'elles sont révélées. Au regard de ces

analyses, on se fait déjà hypothèse que la philosophie médiévale en tant que philosophie religieuse reste essentiellement une philosophie polémique. Mais, il est clair que l'objectif assigné à la présente réflexion est d'établir une relation de cohérence et de complémentarité entre la pensée religieuse du moyen âge et la philosophie conçue comme pensée autonome et abstraite. Déjà dans l'antiquité, les chrétiens ont pensé à cette complémentarité. C'est pourquoi, dans *L'Esprit de la philosophie médiévale*, Etienne Gilson nous apprend que « les chrétiens n'ont jamais pensé qu'ils ne faisaient que compléter la religion grecque, mais ils ont toujours pensé qu'ils ne faisaient que compléter la philosophie grecque » (E. Gilson, (2017 : 245.)

La philosophie patristique se propose de faire une synthèse entre la pensée philosophique grecque et les textes religieux révélés. Elle semble aboutir à la conclusion que le lien entre la philosophie grecque et le christianisme des premiers siècles de notre ère reste frappant.

### **1) La philosophie médiévale à la fois sous l'influence de la religion et de la philosophie grecque**

La religion s'installe dans le mystère, elle indique que Dieu est le créateur non créé, créateur du monde visible et invisible. Situé en dehors du temps et de l'espace, Dieu est le symbole de l'impénétrable et de l'éternité, puisque c'est lui qui « a créé sept cieux et autant de terre » (Coran, sourate 65). En tant que Maître du jour de la rétribution, lui seul est capable de nous guider sur le droit chemin. Dans *l'Essence du christianisme*, Feuerbach lui donne la définition suivante :

Dieu est le concept qui supplée au manque de la théorie. Il est l'explication de l'inexplicable, qui n'explique rien, puisqu'elle doit tout expliquer sans distinction –il est la nuit de la théorie, qui pourtant éclaire tout pour le sentiment, du fait qu'en elle disparaît la mesure de l'obscurité, la lumière discriminante de l'entendement, (...) il sait tout, parce qu'il ne sait rien de déterminé, parce que toutes les choses qui en imposent à la raison, s'évanouissent devant la religion. L. Feuerbach, (1982 : 339-340.)

Feuerbach comprend Dieu comme la faculté de pensée, réalisée et accomplie, poussée à son terme. Puisqu'il comble toutes les aspirations du croyant. La satisfaction des besoins du croyant ne se fonde pas sur le concret, mais sur la croyance elle-même. C'est pourquoi, le

plus souvent, le croyant ne se préoccupe pas de recherche scientifique, de progrès réel. Puisque, tout ce qui se passe en matière de recherche en religion doit se faire dans le strict respect des principes religieux. Dans la religion, la raison apparaît déjà comme une vérité toute faite, parce qu'elle est indiscutable. Puisque la religion se fonde fondamentalement sur des vérités admises, mais qui ne sont pas toute fois rationnelles. L'adhésion à la religion apparaît comme une conviction subjective. Seule la connaissance de Dieu et par la suite, l'obtention du paradis intéresse le croyant.

Fondée sur le désir de vivre une vie meilleure après cette existence terrestre, les religions révélées (christianisme et l'islam) proposent à l'homme une perfection qui place celui-ci au-delà de la vie animale et végétative. Il s'agit pour le croyant de construire un monde métaphysique, siège de la perfection et d'un rapprochement à l'essence divine à partir duquel l'âme se place au-delà de la réalité sensible. C'est donc en se situant dans cette perspective que la religion propose de circonscrire les actions humaines dans un cadre de normativité, qui seule peut garantir à la fois la paix terrestre et le paradis ultérieur.

En vérité, la religion transforme en l'homme son « être libre et créateur » en un « être soumis » qui s'en remet à Dieu dans le cadre de l'espérance. Pour le croyant, le vrai bonheur est plutôt au ciel. De ce fait, comprendre la religion, c'est se poser la question pour savoir à quel degré l'homme appartient à l'espérance. La religion traduit chez l'homme la mise en place des symboles de la foi, qui transforme en lui désespoir en espérance. Puisque la religion autorise le croyant à en escompter une vie incomparablement meilleure dans un autre monde.

La religion en elle-même exprime l'expression de la bonté de l'Être supérieur, qui créé, anticipe et modifie les choses selon sa volonté. Elle est également l'expression de la bonté de l'univers « l'univers est bon, puisqu'il est de l'être, mais Dieu est le Bien, puisqu'il est l'Être » Etienne Gilson, (2017 : 133.). Dans la pensée de Rousseau, l'homme est considéré comme un être bon, parce qu'il est créature d'un Être qui est à la fois bonté et l'auteur de la bonté. Au tout début du livre I de *l'Emile ou de l'éducation*, il affirme que : « *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses* ». Rousseau, (1966 :.35.) Ce passage de Rousseau vient signifier que la bonté de L'Être est impré-

mée dans les œuvres, puisqu'elles sont créées avec cet esprit de bonté et orientées selon sa volonté.

*Dans son traité de l'existence de Dieu*, Fénelon écrit que la sagesse de l'Être suprême se laisse voir dans toutes les créatures. Il s'agit, en fait, de « la sagesse et la puissance qu'il a marquée dans tout ce qu'il a fait » Fénelon, (1880 : 2.). Comme Fénelon, Auguste Comte pense que Dieu est et reste la cause de l'existence. Pour lui, lorsqu'on explique l'univers sans lui faire intervenir, notre explication perd son sens. De ce fait, A. Comte pense que la religion est la manifestation du logos qui est en même temps intelligence et parole. C'est pourquoi, dans la philosophie positive, il affirme que « *l'esprit de la théologie consiste à expliquer la nature intime des phénomènes et leur mode essentiel de production* » A. Comte, (1912 : 529.). La religion se manifeste dans le besoin d'expliquer les phénomènes en les rendant plus intelligibles. A. Comte pense qu'il y a une coïncidence entre l'essence de la religion et l'intelligence de l'homme.

L'influence de la philosophie grecque sur la pensée chrétienne a été évidente durant tout le moyen âge. Etienne Gilson reste l'auteur qui a décrit de la manière la plus systématique la relation établie entre la philosophie grecque et la pensée chrétienne de l'époque médiévale. Pour lui, il est important de se demander si les dix siècles du moyen âge sont vides philosophiquement, s'il est admissible de parler d'une philosophie médiévale malgré que cette philosophie soit teintée de religion. La réponse à une telle préoccupation nécessite un retour à la définition de la philosophie qui reste encore une source de divergence.

Lorsqu'on admet la pensée de Karl Jaspers (1981 : 12) selon laquelle, la philosophie « peut atteindre tout homme, et même un enfant, sous la forme de quelques pensées simples et efficaces », il serait difficile de dire que la pensée chrétienne influencée par les philosophes grecs n'a pas la valeur de philosophie. De même, lorsque nous admettons la définition selon laquelle, la philosophie est une vision de l'univers, sans doute, certains aspects de la pensée religieuse peuvent coïncider avec les exigences philosophiques. Bien qu'empruntée en partie à la pensée astronomique des grecs, les trois images de l'univers exposées par la vision d'Isidore, contribue à la compréhension de l'univers. Il faut donc dire que : « le christianisme ne ferait que consommer l'hellénisme » Emile Bréhier, (1967 : 447).

En vérité, faire l'histoire de la philosophie médiévale, c'est faire l'histoire d'une série d'acculturation, d'assimilation, de traduction, de rejet et de refus, des guerres. Puisque le moyen âge a fait l'objet de plusieurs changements de langues : du grec au latin, du latin au syrien, du syrien à l'arabe. De ce fait, cette réalité nous fait comprendre que la philosophie médiévale est en vérité le passage d'une reconstruction historique à une reconstruction rationnelle. Il s'agit en fait d'une philosophie qui a émergé malgré les contraintes économiques, culturelles, intellectuelles et religieuse. C'est pourquoi elle est perçue depuis longtemps de façon contrastée dans l'imaginaire collectif, puisqu'elle est d'une part vue comme une reprise voire une représentation et une genèse de la philosophie antique, d'autre part, comme une démonstration scientifique au service de la foi religieuse.

Outre ce double constat, dans son ouvrage sur la philosophie médiévale Alain de Libera nous livre les difficultés de la tâche du spécialiste de l'historien de la philosophie en général et de celui de l'historien de la philosophie médiévale en particulier. Il s'agit de suivre multiples mondes qui existent de façon simultanée. Pour la philosophie médiévale, la tâche est encore difficile, puisqu'il s'agit d'une époque qui a connu à la fois le christianisme, l'islam et le judaïsme. La difficulté doit naître du fait que chacune de ces religions appartient à une réalité spécifique, à une sphère de pensée dès fois opposée aux autres et qui se manifeste sur une aire différente des autres espaces géographiques sur lesquelles se déroulent les épisodes de la philosophie médiévale.

Toutefois, il est bien de comprendre que la philosophie grecque était loin d'être achevée lorsque le christianisme naissait. Jean Pépin nous rapporte que certains passages du *Timée* et du *Théétète* ont sérieusement influencé les pères de l'église. Dans le *Timée*, on peut lire que « Découvrir l'auteur et le père de l'univers, c'est un grand exploit, et quand on l'a découvert, il est impossible de le divulguer à tous ». » François Chatelet, Dir, (1973 : 62.)

Les pères de l'église se font une double compréhension de ce passage : « d'une part, l'affirmation que le monde a été créé par Dieu ex nihilo ; d'autre part, l'idée de la difficulté qu'il y avait à connaître Dieu avant la venue du Christ ». François Chatelet, Dir, (1973 : 63.) Les chrétiens des premiers siècles de notre ère notamment Philon d'Alexandrie, Plutarque de Chéronée, Albinus, Apulée, Gaius, Numé-

nus ont trouvé un intérêt d'interpréter les passages de Platon qui se rapportent au christianisme, Du coup, pour certains chrétiens, Platon avait senti l'existence de Dieu avant l'avènement du christianisme.

Le chapitre II de *L'Esprit de la philosophie médiévale* d'Etienne Gilson répond à cette préoccupation. Il s'agit en vérité de savoir : « pourquoi des hommes cultivés, versés dans la connaissance des systèmes de l'antiquité, ont pu se décider subitement à se faire chrétiens » Etienne Gilson, (2017 : 17). Nous pensons que rien n'est en fait, paradoxale ici, puisque beaucoup ont trouvé une coïncidence positive entre la philosophie antique et les versets bibliques.

Le passage platonicien du *Théétète* selon lequel, « Il faut s'efforcer de fuir au plus vite d'ici-bas vers la haut. Fuir, c'est devenir semblable à Dieu, c'est se rendre juste et saint en esprit », est à l'origine de plusieurs interprétations chrétiennes. Philo d'Alexandrie avait tenté de concilier Platon avec la bible. Comme beaucoup d'autres penseurs chrétiens, il pensa que certains thèmes religieux sont fortement exprimés par Platon. Pour Emile Bréhier, pendant les premiers siècles, une « faveur grandissante » Emile Bréhier, (1967 : 390.) était accordée aux œuvres de Platon.

Le texte biblique auquel les pères ont « confronté la sentence du Théétète, 176 ab ; c'est la Genèse, I, 26, où on lit : Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance » François Chatelet, Dir, (1973 : 66.) Il était évident que les pères de l'Eglise fassent une comparaison entre les deux expressions, et certains ont conclu que le passage platonicien est une annonce de la Genèse. On pourra lire chez Etienne Gilson que : « le démiurge du Timée est si proche du Dieu chrétien que tout le moyen âge verra dans son activité comme une ébauche de l'œuvre créatrice ». Etienne Gilson, (2017 : 68.) Mais, c'est bien de comprendre que le Démiurge du *Timée* est plutôt proche du Bien que de l'Être ou Dieu des chrétiens.

Comme la pensée de Platon, les pères de l'Eglise ont été également influencés par la pensée d'Aristote. En premier lieu, chez Aristote, les chrétiens sont influencés par l'idée d'une divinisation du monde : « La théologie du jeune Aristote se présentait sous diverses : tantôt le monde entier était regardé comme divin, tantôt le seul système céleste, tantôt l'élément même des astres ou éther, tantôt seulement l'âme du monde, et le plus souvent toutes ces réalités en même temps » François Chatelet, Dir, (1973 : 68.) Dans *La physique*, Aristote

nous parle d'une substance qui impressionne les pères de l'Eglise. On pourra lire que :

D'après ce qui a été dit, il est clair qu'il y a une substance éternelle, immobile et séparée des choses sensibles. On a également montré que cette substance ne peut avoir aucune étendue, mais qu'elle est sans parties et indivisible... Il est donc également clair qu'elle est impassible et immuable, puisque toutes les autres espèces de changement sont impossibles sans changement de lieu. On voit donc clairement pourquoi le premier moteur possède ces attributs. Aristote cité par (E Gilson, 2017 : 42.)

Ce passage reste impressionnant pour le religieux qui cherche à établir un lien entre le monothéisme et la pensée d'Aristote, mais il reste à savoir si le premier moteur est seul dans son rôle de production, s'il est seul à être immobile, s'il est une divinité, est-ce qu'elle est la seule divinité dans la vision astrologique d'Aristote. Beaucoup de commentateurs semblent comprendre que le premier moteur d'Aristote n'est pas seul dans son rôle. Chez Gilson, on pourra lire que : « Ainsi, bien que le premier moteur immobile soit seul à être premier, il n'est pas seul à être un moteur immobile, c'est-à-dire une divinité » E Gilson, (2017 : 314.) Si le premier moteur n'est pas la seule divinité, d'ailleurs c'est ce que les pères reprochent à la vision d'Aristote, c'est évident que comme la philosophie platonicienne, la philosophie aristotélicienne n'a pas pu s'élever au monothéisme.

En vérité, il faut dire que « les chrétiens ne pouvaient admettre cette divinisation du monde sensible, même celle de l'âme cosmique » François Chatelet, Dir, (1973 : 68.) La pensée de Plotin qui est en partie redevable à celle de Platon a été également une source d'inspiration des pères de l'Eglise. C'est surtout dans sa philosophie de l'art qu'il est question de la recherche d'une patrie assimilable au père de l'univers. Dans son *Ennéade* I, 6, 8, on pourra lire que : « Notre patrie est le lieu d'où nous venons, et notre père est là-bas ». Cette expression plotinienne dans laquelle nous constatons l'influence de son maître à penser a attiré l'attention des penseurs chrétiens du moyen âge. De ce fait, nous constatons chez Plotin l'idée d'une contemplation mystique qui fait allusion à « L'UN ». Considéré comme la « cause universelle, cause première de toute chose » Doh Ludovic Fié (2018 : 98.), l'Un est un être qui dépasse les individualités. *Mais* c'est clair, l'Un de Plotin ne correspond pas au Dieu chrétien.

## 2) La philosophie médiévale dans ses manifestations rationnelles

Nous reconnaissons que la pensée médiévale au regard du contexte social, culturel et surtout religieux, qui l'on d'ailleurs pris en otage, n'a pas pu avoir une ampleur comparable à celle de la pensée antique, elle n'est pas comparable non plus à la pensée moderne. Mais, force est de reconnaître que malgré les appréciations sévères à son égard, elle a un grand mérite sur lequel se fondent les religions révélées et certains aspects de la pensée moderne. De ce fait, on pourra dire qu'elle va sans doute au-delà de l'héritage grec. Condorcet qui est le penseur le plus sévère des penseurs critiques de cette époque selon Etienne Gilson, a pourtant révélé son mérite dans son ouvrage intitulé : *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Pour lui,

Nous devons à ces scolastiques des notions plus précises sur les idées qu'on peut se former de l'Être suprême et de ses attributs ; sur la distinction entre la cause première et l'univers qu'elle est supposée gouverner ; sur celle de l'esprit et de la matière ; sur les différents sens que l'on peut attacher au mot liberté ; sur ce que l'on entend par la création ; sur la manière de distinguer entre elles les diverses opérations de l'esprit humain et de classer les idées qu'il se forme des objets réels et de leurs propriétés, Condorcet, ( 1990 : 87.)

Sans son vouloir donc, Condorcet reconnaît que les scolastiques ont bel et bien précisé les notions de la métaphysique et de l'épistémologie. Puisque c'est avec eux que la notion d'Être suprême se précise. *L'esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, l'œuvre centrale de Condorcet nous fait comprendre que le développement de l'esprit humain n'est pas lié aux circonstances individuelles, mais aux « masses d'hommes » qui se succèdent. De ce fait, chaque génération transmet ses connaissances, ses manières, ses valeurs, ses pratiques aux générations futures. Nous comprenons dans cette perspective que la pensée médiévale s'appuie sur la philosophie antique et dépasse celle-ci dans certains endroits en s'ouvrant sur des perspectives modernes. Ce qui signifie que l'espèce humaine n'est pas condamnée à l'éternel recommencement.

Lorsque nous faisons une rétrospective, ni la pensée de Platon, ni celle d'Aristote, moins encore la pensée de Plotin, ne nous offre une idée claire de la question de l'Être. Concernant la pensée de Platon,

comme nous avons rappelé ci-haut, certains passages du *Timée* et du *Théétète* ont influencé les pères de l'Eglise sans qu'ils ne soient l'objet d'une entente en ce qui concerne leur vraie signification même si cet auteur laissait entendre que le monde était né d'un « passage du désordre à l'ordre sous l'action du démiurge » Emile Bréhier, (1931 : 122.).

En vérité, les chrétiens du moyen âge avaient compris que Platon avait senti un principe moteur des mouvements que l'on pourra lire dans le *Phèdre*. C'est clair que les divergences en ce qui concerne l'interprétation de la pensée de cet auteur nous laissent entendre que le démiurge du *Timée* n'est pas le Dieu des chrétiens, puisque le démiurge lui-même est « comparable à tous les membres de la vaste famille des dieux platoniciens » Etienne Gilson, (2017 : 40.). Du coup, au lieu d'affirmer le monothéisme, qui est la pièce maîtresse de la foi aussi bien chez les chrétiens que chez les musulmans, la pensée de Platon comme toute la pensée grecque dans sa globalité, soutient le polythéisme, qui est le péché impardonnable dans les religions monothéistes. L'on pourra lire chez Gilson que les grecs « n'ont jamais éliminé ni songé à éliminer le polythéisme » E. Gilson, (2017 : 40.).

La pensée hellénistique est à vrai dire l'expression de ce polythéisme : « divinité des astres, éternité du monde, croyance à la magie, croyance que les âmes, d'origine divine, sont destinées à retourner aux dieux tels sont les dogmes d'une foi que l'on s'habitue à appeler l'hellénisme par opposition au christianisme » Emile Bréhier, (1967 : 414.) Il faut donc reconnaître que la philosophie chrétienne de l'époque médiévale symbolise un réel progrès dans le sens de l'évolution continue et globale de la science. Les prétextes avancés par ses détracteurs en l'occurrence les rationalistes, à notre sens ne tiennent pas la route. La philosophie médiévale peut être considérée comme « une philosophie véritable, dont l'action dépasse les limites du moyen âge et continuera de s'exercer tant qu'il aura des hommes pour croire à l'existence de la métaphysique » Etienne Gilson, (2017 : 390). C'est aussi la thèse soutenue par Auguste Comte, qui pense que le moyen âge a été une transition centrale pour le genre humain, puisqu'il débouche sur l'âge métaphysique et sert de soubassement à la philosophie moderne.

En étudiant ainsi son développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activités depuis son premier essor le plus

simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale [...]. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, l'état scientifique ou positif. A. Comte, (1933 : 14.)

Le moyen âge est pris en compte par cette chronologie du progrès et du mouvement de l'esprit humain. Correspondant à l'âge théologique, le moyen âge apparaît pour Auguste Comte comme un état fécond et organisateur dans l'histoire des mouvements globaux de la pensée universelle. Pour A. Comte, la troisième phase de l'état théologique qui correspond au monothéisme né véritablement au moyen âge est une manifestation de la raison en tant qu'instrument de mesure. De ce fait, après avoir été fétichiste, puis polythéiste, l'esprit devient monothéiste, qui est la dernière unification où toute la causalité se trouve condensée en un seul Dieu, auteur de l'univers. Dans cette perspective, nous pouvons dire que le moyen âge est un temps unificateur.

Dans *Le Thomisme et dans L'Etre et l'essence*, E Gilson montre que le moyen âge n'apparaît pas totalement soumis à la religion. Pour lui, St Thomas a conduit « la philosophie dans ses voies nouvelles » E. Gilson (1948 : 84.) De ce fait, il est permis de dire que la jonction de la métaphysique et la théologie que nous rencontrons dans la pensée de St Thomas d'Aquin a servi sa postérité.

Au XIIème siècle, Adélarde de Bath et Bernard de Silvestre ont développé des pensées scientifiques presque débarrassées de la religion. Nous constatons chez Adélarde de Bath des questions naturelles originales et cela s'ajoute au fait que ses traductions ont porté sur « *des textes scientifiques* » Alain de Libera, (1993 : 345.). Quant à Bernard de Silvestre, il nous laisse une cosmogonie et une cosmologie qui prend parfois ses distances avec les éléments chrétiens.

Notons également que dans la théologie islamique médiévale, se manifeste la rationalité. Le mo'tazilisme nous livre un exemple important. Né le 2ème siècle de l'hégire dans la ville de Basra suite à la mécontente entre Wâsil Ibn Atâ et son maître Hasan al-Basri sur la question des péchés graves, les mo'tazilites s'orientent sur deux principes fondamentaux : celui de la transcendance de l'unité absolue et celui de la liberté humaine. Le deuxième principe fondé sur la liberté

humaine entraîne naturellement la responsabilité des actes humains. Par conséquent, les mo'tazilites privilégient la raison au détriment de la foi, ils ne « *veulent reconnaître que la raison et le rationnel* » H. Corbin, (1974 : 179). C'est pourquoi, les mo'tazilites pensent que la maturité rime avec la religion.

En vérité, en se servant du verset coranique selon lequel « celui qui fait le bien le fait pour soi-même ; celui qui fait le mal le fait pour soi-même », les mo'tazites pensent que Dieu accorde une liberté à l'homme d'emprunter le chemin de son choix, par conséquent il renvoie celui-ci à sa raison. De ce fait, l'homme pourrait selon les mo'tazilites être considéré comme un être capable d'apporter un jugement sur ses propres actes. Par cette pensée, les mo'tazilites ont développé une nouvelle épistémologie et ontologie islamique opposée à la prédestination sur laquelle se fondèrent certains musulmans.

Ecrite en prison et en prose, de la consolation de la philosophie de Boèce fait preuve de raison, puisqu'elle reste l'expression d'un christianisme politique, du platonisme, et du stoïcisme. Considéré comme le philosophe médiéval le plus baigné dans la culture grecque, Boèce pense que la religion ne peut être comprise que par le travail de la raison. C'est justement la thèse défendue par St Thomas d'Aquin pour qui, « la raison conduit au christianisme » Averroès, (2000 : 35.) Chez St Thomas, il existe trois sortes de théologie dont la première, reste rationaliste. La première qui est la théologia philosophorum, est la science théologique en tant que science philosophique de Dieu et des substances séparées, telle qu'Aristote élabore dans la *Métaphysique*. Les deux autres sont la « *sacrée doctrine* » et la « *science des bienheureux* ». La « sacrée doctrine » est celle des pères et des saints docteurs de l'Eglise. Celle-ci est fondée sur la révélation. La science des bienheureux est celle de Dieu lui-même, elle est la vision de Dieu lui-même. De ce fait, Gilson pense que « la théologie de St Thomas est une victoire de la théologie dans la philosophie » Averroès, (2000 : 37.)

La philosophie d'Al Fârâbi et celle d'Ibn Bâjjâ constituent également des sources d'une manifestation de la raison. Considérée comme une des figures centrales de la philosophie médiévale, l'influence d'Al Fârâbi sur Avicenne et sur Ibn Bâjjâ reste frappante. Son œuvre majeure : *Le traité des habitants de la cité idéale*, est une œuvre inspirée de la théorie du philosophe-roi de Platon, qui sous l'angle religieux propose

une cité respectueuse des principes islamiques sous la direction d'un Imam averti.

Outre cela, Al Fârâbi est à l'origine de deux thèmes fondamentaux de la pensée médiévale : « une représentation de l'univers fondée sur l'adaptation de la cosmologie aristotélicienne des intelligences séparées à la doctrine plotinienne de l'émanation ; une synthèse originale de l'empirisme aristotélicien et de la théorie platonicienne des Idées » Alain de Libera, (1993 : 108.) Quant à Ibn Bâjjâ, l'on constate un thème aristotélicien bien formalisé. Il s'agit de penser la cité idéale à partir du genre de vie contemplative du citoyen. Cette monadologie se trouve exposée dans le *Régime du solitaire* dans lequel, le projet politique global est dissout dans une réforme du comportement individuel.

L'auteur qui s'attache le plus à l'idée d'une manifestation de la raison dans la révélation reste Averroès. La pensée d'Averroès peut être d'ailleurs ramenée à trois fondamentaux. D'une part, pour lui, « l'obligation de philosopher est prescrite par la révélation, puisque la philosophie est indispensable au déploiement du révélé » Averroès, (2000 : 51.). D'autre part, la révélation « est adressée aux hommes de démonstration par la difficulté même de certains énoncés de type « q », qui appellent une lecture philosophique, seule capable de mettre en conformité le sens du texte coranique avec des thèses rationnellement démontrées comme vraies et nécessaires » Averroès, (2000 : 51). Le troisième point consiste à nous faire comprendre que « réciproquement, la théologie véritable a pour tâche de montrer par ses résultats mêmes que la philosophie est indispensable à la préservation du noyau littéral dur du texte révélé contre les innovations blâmables de la théologie sectaire » (ibidem.). De ce fait, il faut dire qu'il existe une interdépendance entre la philosophie et la révélation et cette possibilité est créée par l'université des deux domaines.

Pour Averroès, le coran exige un syllogisme rationnel surtout lorsqu'on s'en tient au passage coranique suivant : « Réfléchissez donc, ô vous qui êtes doués de clairvoyance » (Coran, LIX, 2). Partant de ce passage, il est possible de trouver une justification avec la thèse mo'tazilite selon laquelle la raison est supérieure à la foi. On pourra donc dire que « le coran déclare obligatoire l'exercice du raisonnement, notamment pour produire des syllogismes juridiques qui permettront de déterminer le statut légal de ce qui n'a pas été qualifié expressément par la révélation » Averroès, (2000 : 83.) Pour Averroès,

même les dogmes de la religion peuvent être démontrés par la raison. Il affirme que Dieu a mis des facultés dans l'âme et dans le corps de l'homme qui lui permettent de raisonner.

Une des preuves de l'évolution de la raison à l'époque médiévale reste le développement du trivium (grammaire, rhétorique et dialectique) et du quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). En grammaire après Aristote, Boèce relance la notion de paronymie. En arithmétique, Bède nous laisse un traité de la nature expliquant le temps et le calcul du temps. Chez Alcuin, *Le De rhetorica et virtutibus* est une initiation à la rhétorique (l'art de la preuve) axée sur la théorie des vertus, pendant que sa pratique linguistique lui conduisit à une théorie de l'homonymie.

Il reste maintenant à parler du prolongement du moyen âge sur l'époque moderne. Ce prolongement se justifie par le fait que la métaphysique moderne se fonde sur les acquis de l'époque médiévale. Chez Gilson, on pourra lire que « dans la Vème méditation, il (Descartes) tente le nouveau, à la suite de Saint Anselme, le passage direct de l'idée de Dieu à l'affirmation de son existence » E. Gilson (1948 : 61.) Dans *De la recherche de la vérité*, à la suite des médiévaux, Malebranche affirme que Dieu est en nous comme une empreinte sur notre âme. Par cette affirmation, Malebranche « prolonge authentiquement l'une des voies suivies par la tradition philosophique chrétienne pour rejoindre Dieu » E. Gilson (1948 : 61.) De ce fait, Malebranche inaugure un nouveau rationalisme fondé sur les acquis du moyen âge pour lequel « l'usage de données révélées permet, [...] une assomption de la raison » Malebranche (2006 : 99.). Comme l'époque moderne, la pensée contemporaine a vu un intérêt dans la philosophie médiévale. Par exemple, Heidegger a soutenu son habilitation en 1916 sur Duns Scot. Dans ce travail, Heidegger s'efforce de fonder une théorie des catégories et de la signification sur une relecture de Duns Scot. Ce retour à la pensée de Duns Scot et à celle St Augustin constitue en vérité pour Heidegger une médiation lui permettant de partir des questions fondamentales concernant l'Être et l'évolution de celui-ci dans le temps et dans l'espace.

## Conclusion

Extraire une rationalité de la pensée médiévale, c'est affronter une position de l'imaginaire collectif selon lequel, l'époque médiévale n'a pas connu une véritable évolution dans le sens du progrès scientifique. Les événements qui se sont déroulés pendant cette longue période sont effectivement porteurs de ce message négatif. Certains épisodes sont connus de tous : le renversement de l'ordre antique (invasions barbares), les épidémies de pestes, les pressions de l'Église et celle des rois sur les penseurs philosophiques, l'antagonisme du christianisme et de l'islam qui était également un obstacle à l'évolution scientifique. Tels sont certains problèmes dominants de cette époque.

En vérité au moyen âge, la cohabitation entre la science et la religion, entre la rationalité et la religion a été fondée sur des accords, des mariages forcés, parfois des collusions. Cette réalité vient signifier qu'au moyen âge, la pensée scientifique a connu des difficultés qui sont de nature à rendre obscure son image dans la mesure où la vérité n'était à rechercher que dans les livres et dans la révélation.

Mais, la polémique sur l'existence ou non d'une philosophie ou tout simplement d'une science au moyen âge ne doit pas nous faire perdre de vue, puisque deux thèses doivent attirer notre attention. D'une part, une rupture dans l'évolution scientifique de dix siècles soit un millénaire ne se justifie pas. D'autre part, personne ne peut accepter que le contenu de la philosophie de Saint Augustin à Saint Thomas soit destiné à la poubelle. Rien de plus insensé que de penser que les scolastiques n'ont produit que de l'irrationnel.

Somme toute, rien que le fait d'éclaircir la théorie de l'Être en guise de prolongement éclairé de la vision antique, cette philosophie mérite elle aussi qu'on l'accorde un prix important, car si elle symbolise une rupture, une telle rupture pourra être qualifiée en langage scientifique de « rupture épistémologique ». De ce fait, si la rupture entre l'antiquité et le moyen âge d'une part et d'autre part entre le moyen âge et la renaissance n'est pas une césure, il reste possible de dire qu'une frontière entre ces époques n'existe pas. Ce qui signifie que le moyen âge est à l'origine de certaines idées nouvelles. Il a érigé une nouvelle vision de l'homme, de la nature et le rapport de ceux-ci à Dieu. C'est justement sur ces acquis que la vision moderne est fondée.

## Références bibliographiques

- Alain de Libera** (1993), *La philosophie médiévale*, Paris, PUF.
- Alain de Libera** (1996), *Penser au moyen âge*, Paris Seuil.
- Averroès** (2000), *L'islam et la raison*, Paris, GF Flammarion.
- Badawi Abdurrahman** (1972), *Histoire de la philosophie en terre d'Islam*, Paris, Vrin.
- Bréhier Emile** (1967), *Histoire de la philosophie : Tome 1 de la l'antiquité au moyen âge*, Paris, PUF.
- Comte Auguste** (1933), *Cours de philosophie positive* 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> leçons, Paris librairie A. Hatier.
- Comte Auguste** (1912) Cours 51<sup>ème</sup> leçon, Ed, Crès, Paris.
- Chastelet François**, (1973), *Histoire de la philosophie médiévale*, Paris, Hachette.
- Corbin Henry** (1974), *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard.
- Condorcet** (1900), *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, G. Steinhell.
- D'haucourt Geneviève** (1965), *La vie au moyen âge*, Paris, PUF.
- Fie Doh Ludovic** (2018), *La pensée du beau chez Plotin*, Paris, L'Harmattan.
- Fénelon** (1880), *Traité de l'existence de Dieu*, Paris, Librairie Hachette.
- Gilson Etienne** (1948) *L'Être et l'essence*, Paris, Vrin.
- Gilson Etienne** (1944) *La philosophie au moyen âge*, Paris, Payot.
- Gilson Etienne** (1945) *Thomisme*, Paris, Vrin, 5<sup>ème</sup> éd.
- Gilson Etienne** (2017), *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin,
- Gilbert Paul et Jean-Michel** (1990), *Le Proslogion de St Anselme : Silence de Dieu et joie de l'homme*, Editrice Pontificia universita Gregoriana, Roma.
- Genuyt François Marie** (1974), *Vérité de l'Être et affirmation de Dieu : essai sur la philosophie de Saint Thomas*, Paris, J Vrin.
- Jaspers Karl** (1981), *Introduction à la philosophie*, Paris, Librairie Plon.
- Malebranche** (2006), *De la recherche de la vérité*, Paris, Vrin.
- Monalisa Carrilho de Macedo** (2007), *Les fureurs à la renaissance*, Paris, L'Harmattan,.
- Rousseau Jean-Jacques** (1966), *Emile ou de l'éducation*, chronologie et introduction par Michel L, Paris, GF Flammarion.